

c'est-à-dire, chose merveilleuse, des idées qui malgré la mutabilité des temps malgré l'instabilité de l'esprit humain, ont subsisté toujours, et dans lesquelles on sent une racine de persévérance et d'immortalité, une racine granitique autant qu'elle est féconde, en sorte que tout ce qu'il y a de plus dur, le diamant, nous représente ces idées immuables, qu'à fondées la doctrine catholique, sans que leur opiniâtre dureté exclue leur mouvement et leur raison dans l'univers. Eh bien ! cela est-il vrai ? Est-il vrai que l'immuabilité, sans laquelle l'unité des esprits n'est qu'une chimère, soit un don ou un effet de la doctrine catholique ? Quoi ! depuis dix huit cents ans, tous les docteurs et tous les catholiques, tant d'hommes si divers de facultés, de naissance, de passions, de préjugés nationaux, tous ces évêques, tous ces papes, tous ces conciles, tous ces livres, tous ces millions d'hommes et d'écrivains, qu'il a été établi une Eglise, à laquelle il a confié avec sa parole, des sacrements qui sont une source de lumière, de pureté, de charité, — où tous les hommes peuvent boire la vie : que quiconque s'y abreuve vivra éternellement et que quiconque s'en sépare, en repoussant l'Eglise et le Christ, périra éternellement. Voilà la doctrine catholique, ce que disent aujourd'hui comme hier, au nord et au midi, à l'Orient et à l'Occident, ces papes, ses évêques, ses docteurs, ses prêtres, ses fidèles, ses néophytes : idées fondamentales aussi bien qu'immuables, parce qu'elles décident de toute la direction active des intelligences qui en font profession. Trouvez-moi, maintenant, une éclipse à cette immuabilité ; trouvez-moi une page catholique où ce dogme soit nié en tout ou en partie ; trouvez-moi un homme qui, s'en étant écarté, n'ait pas été à l'instant chassé de l'Eglise, eût-il été le plus éloquent des hommes, comme Tertullien, ou le plus élevé des évêques, comme Nestorius, ou le plus puissant des empereurs, comme Constance et Valens. Trouvez-moi un homme à qui la pourpre, ou la sainteté aient servi contre les anathèmes de l'Eglise une fois qu'il a eu touché par l'hérésie à la robe sans couture du Christ ?

Certes, le désir n'a pas manqué de nous prendre ou de nous mettre en faute contre l'immuabilité. Car, quel privilège pesant à tous ceux qui ne l'ont pas : une doctrine immuable, quand tout change sur la terre ! une doctrine que des hommes tiennent de leurs mains, que de pauvres vieillards, dans un endroit qu'on appelle le Vatican, gardent sous la clé de leur cabinet, et qui, sans autre défense, résiste au cours du temps, aux rêves des sages, aux plans des rois, à la chute des empires, toujours une, constante, identique à elle-même ! Quel prodige à démentir ! Quelle accusation à faire taire ! Aussi tous les siècles, jaloux d'une gloire qui dédaigne la leur, s'y sont-ils essayés. Il sont venus tour à tour à la porte du Vatican, ils ont frappé du cothurne ou de la botte ; la doctrine est sortie sous la forme frêle et usée de quelque septuagénaire, elle a dit :

« Que me voulez-vous ? — Du changement. — Je ne change pas. — Mais tout est changé dans le monde ; l'astronomie a changé, la chimie a changé, la philosophie a changé, l'empire a changé ; pourquoi êtes vous toujours la même ? — Parce que je viens de Dieu, et que Dieu est toujours le même. — Mais sachez que nous sommes les maîtres, nous avons un million d'hommes sous les armes, nous tirerons l'épée ; l'épée qui brise les trônes pourra bien couper la tête d'un vieillard et déchirer les feuilles d'un livre. — Faites, le sang est l'arôme où je me suis toujours rajeuni. — Eh bien, voici la moitié de une pourpre, accordez un sacrifice à la paix, et partageons. — Garde ta pourpre, ô César, demain on l'enterrera dedans et nous chanterons sur toi ! *Alléluia* et le *De profundis*, qui ne changent jamais. »

J'en appelle à vos souvenirs, Messieurs : ne sont-ce pas là les faits ? Aujourd'hui encore, après tant d'essais infructueux pour obtenir de nous la mutilation du dogme public qui fait notre unité, qu'est-ce que l'on nous dit ? Qu'est-ce que toute sles feuilles spirituelles et non spirituelles qui s'impriment en Europe ne cessent de nous reprocher ? « Mais ne changez vous donc jamais, race de granit ! ne ferez-vous jamais à l'union et à la paix quelques concessions ? Ne pouvez-vous nous sacrifier quelque chose, par exemple, l'éternité des peines, le sacrement de l'Eucharistie, la divinité de Jésus-Christ ? ou bien encore la Papauté, seulement la Papauté ? Dorez au moins le bout de ce gibet que vous appelez une croix ! » Ils disent ainsi : la croix les regarde, elle sourit, elle pleure, elle les attend : *Stat crux dum volvitur orbis*. Comment changerions-nous ? L'immuabilité est la racine sacrée de l'unité : elle est notre colonne, le fait impossible à expliquer, impossible à détruire ; la perle qu'il faut acheter à tout prix, sans laquelle rien n'est qu'ombre et passage par laquelle le temps touche à l'éternité. Ni la vie ni la mort ne l'ôteront de nos mains ; empires de ce monde, prenez-en votre parti ! *Stat crux dum volvitur orbis*.

Ne soyons pas encore si fiers, Messieurs, il reste une difficulté. A la bonne heure ! dit-on, vous êtes immuables, mais vous l'êtes d'une immuabilité autocratique, d'une immuabilité à la brahmane, à la mahométane, à la païenne ; voilà bien de quoi vous enorgueillir. Le brahme aussi est immuable, le mahométan de même, et le païen l'a été. Qu'avez-vous de plus qu'eux ? Ce que nous avons de plus qu'eux, c'est que nous acceptons librement, par un acte d'intelligence, le dogme public qui constitue notre unité. Nous

ne sommes pas les enfants de l'aveuglement, de la crainte, ni d'aucune servitude. Voyez d'abord comment nous sommes nés. Si j'ai bonne mémoire, nous ne sommes pas nés sous cet escabeau qu'on appelle un trône, nous ne sommes pas éveillé un jour sous la robe des prétoriens, au bain du Palatin. Nous étions bien sous le Palatin, mais par dessous ses caves, dans les Catacombes. Nous étions là, traqués comme des bêtes fauves d'un bout du monde à l'autre, et voici comment nous faisons des prosélytes à notre foi. Un homme arrivait de je ne sais où, avec un langage étranger ; il entraînait dans une grande ville, se présentait dans une boutique, s'asseyait pour qu'on réparât sa chaussure, et pendant que l'ouvrier travaillait à ce vil ouvrage, l'étranger ouvrait la bouche ; il annonçait à l'artisan qu'un Dieu était venu apporter sur la terre une doctrine de souffrance et de crucifiement volontaire, une doctrine qui humiliait l'orgueil et flagellait les sens. « Camarade, lui disait-il, là ton outil, viens avec nous ; nous avons les Césars contre nous, on nous tue par milliers, mais nous avons des trous par dessous terre où tu trouveras un lit, un autel et un tombeau. Nous y dormons, nous y prions, nous y chantons, nous y mourons, et puis l'on nous met entre trois tuiles, dans le roc, en attendant le jour de la résurrection, où nos restes paraîtront en honneur et en gloire. Camarade, descends avec nous aux Catacombes, viens apprendre à vivre et à mourir ! » L'artisan se levait ; il descendait aux Catacombes, et il n'en sortait plus, car il avait trouvé sous terre la lumière et l'amour.

Etait-ce là une conquête faite par une voie d'autocratie ? Ah ! quand après trois siècles de tortures, du haut du *Monte Mario*, Constantin vit dans l'air le *Labarum*, c'était le sang des chrétiens qui avait germé dans l'ombre, qui était monté comme une rosée jusqu'au ciel, et qui s'y déployait sous la forme de la croix triomphante. Notre liberté publique était le fruit d'une liberté morale sans exemple. Notre entrée au *forum* des princes était le fruit d'un empire que nous avions exercé sur nous-mêmes jusqu'à la mort. On pouvait régner après un pareil apprentissage du commandement ; on pouvait couvrir la doctrine de pourpre après tout le serg qu'elle avait porté. Le règne ne fut pas long, d'ailleurs, à supposer qu'on puisse appeler de ce nom le temps qui s'écoula entre Constantin et les Barbares, temps si plein de combats, où la doctrine catholique ne quitta jamais un seul jour la plume et la parole. Les Barbares vinrent donc, et avec eux une nouvelle société à convertir. Le fut-elle par voie d'autocratie ? Saint-Rémi, sans doute, disait à Clovis : « Courbe la tête ! » Mais quel était l'agneau, de l'évêque ou du guerrier ? Quel était l'agneau, de Clotilde ou de Clovis ?

Il est vrai, au moyen-âge, la doctrine catholique sembla revêtir des apparences d'autocratie. Je dis des apparences ; car elle avait fait ses preuves ; elle pouvait se croire le droit de protéger l'unité spirituelle par le concours de l'unité civile, et, de plus, elle ne cessa jamais d'écrire et de parler ; ni d'avoir des ennemis puissants jusque sous la couronne de l'empire. Saint-Anselme, saint Thomas, saint Bonaventure expliquaient et défendaient alors le dogme public de la catholicité. Il n'y avait donc pas conspiration pour éteindre la lumière et étouffer la liberté de choix moral. D'ailleurs, ce second règne, plus complet que le premier, fut court aussi ; le seizième siècle se leva bientôt, et le dix-huitième après lui. Vous sçavez le reste : toute la terre conjurée contre la liberté de la doctrine catholique, ses biens spoliés, ses prêtres menétrés, son autorité civile anéantie partout, une guerre à mort que lui ont déclarée les lettres, les sciences et les arts. Et pourtant elle vit, elle se soutint, elle gagne des âmes, elle maintient avec le même cœur et le même succès l'immuabilité de son dogme public. Je dis de son dogme public ; car déjà, vous l'avez remarqué, il n'est pas le partage d'une seule classe d'hommes ; il appelle à lui tous les éléments vivants de l'humanité. Autre n'est pas la foi du pauvre, autre la foi du savant. Tous croient et prient le même Dieu, avec la même obligation d'humilier leur orgueil et de connaître leur néant. La science et l'ignorance deviennent, dans la misère commune, des nuances imperceptibles qui colorent l'unité sans la corrompre et rendent plus sensible son inaltérable splendeur.

Je me résume, Messieurs, il n'y a de véritable société que la société des esprits, et cette société n'est constituée que par des idées communes, fondamentales, immuables, librement reconnues et acceptées des intelligences de tout rang. L'homme, pressé par le besoin de cette unité des esprits, a tenté plusieurs voies pour l'établir. Il a dans ce but la philosophie rationaliste, la philosophie autocratique, la philosophie hérétique, trois tentatives fondées sur des procédés divers, toutes trois remplissant le monde de leurs efforts, toutes trois impuissantes à y organiser la république des esprits. La doctrine catholique seule l'a pu. Pourquoi ? Quelle est la cause de son succès ? quelle est la raison qui l'a fait réussir là où toutes les autres doctrines ont échoué ? Nous devons vous l'expliquer, Messieurs, et il sera temps de tirer les conclusions de tout ce que vous venez d'entendre, conclusions que vous souhaitez sans doute, et qui n'en seront que plus fortes par votre patience à ne pas les exiger aujourd'hui.

A continuer.

C O R R E S P O N D A N C E .

[Comme les autres journaux français, nous publions le discours de notre correspondant de Terrebonne, et nous profitons de la liberté qu'il nous donne de lui faire des remarques. Nous lui observerons donc qu'il donne au mot éducation trop d'étendue : qu'il le confond avec l'instruction : l'éducation se